



L'escalier, huile sur toile, 2018, 120x160 cm.



PHOTOS ROGER MEIER Le parc (Balzac), huile sur toile, 2017, 160 x 120 cm.

La couleur revient quand l'homme s'en va

ŒUVRES RÉCENTES À la galerie de la FARB, à Delémont, une petite vingtaine d'huiles sur toile et sur bois rappellent que Niklaus-Manuel Güdel n'est pas seulement l'historien d'art porté sur les devants de la scène par le centenaire de la mort de Ferdinand Hodler, dont il dirige les archives, mais qu'il est peintre. Ses œuvres éclatantes et troublantes marquent un retour à la couleur et un changement de thème

Né en 1988 à Delémont d'une mère portoricaine et d'un père suisse, pasteur, Niklaus Manuel Güdel a accompli des études de littérature française à l'Université de Bâle, d'histoire de l'art et de littérature hispanique à Neuchâtel, après une formation précoce de peintre, de 11 à 17 ans, dans l'atelier de l'artiste solurois d'origine bernoise Fritz Guggisberg, auprès de qui il aura sans doute pris goût à une représentation transfigurée et troublante de la réali-

té. Il lui a d'ailleurs consacré une monographie en 2016. Le jeune artiste a présenté l'une de ses premières expositions personnelles à la galerie Selz – art contemporain, à Perrefitte, en 2012, et n'a cessé d'exposer depuis lors: Genève, Delémont, Berne, Paris, Costa Rica, Italie, sans compter ses participations aux présentations collectives. Devenu spécialiste de l'œuvre de Ferdinand Hodler, il dirige les Archives Jura Brüscheweiler qui lui sont consacrées et enchaîne à ce titre les interventions et publications. Le tout en six ans, une fringale. Rien d'étonnant que les 18 œuvres présen-

tées à la Fondation Anne et Robert Bloch aient presque toutes été peintes cette année. Et il y a des artistes auxquels l'urgence va bien.

Souvenirs en blanc

Le blanc occupe une place primordiale dans la peinture de Niklaus Manuel Güdel. Rehaussé d'un dessin discret marquant les attitudes, les traits des personnages, il est réservé dès les débuts aux sujets principaux, à ces enfants, ces adultes, ces heureuses coteries que le peintre met en scène comme dans un album de famille, en les inscrivant en creux dans un foisonnement de

couleurs. Figures spectrales, empreintes humaines, souvenirs incrustés dans un paysage luxuriant, devenu lui-même livide ces dernières années, froidement réduit à un camaïeu de bleus.

En donnant à son exposition delémontaine le titre de «Retour à la couleur», N. M. Güdel semble surpris de renaître en technicolor après une période de glaciation en bleu et blanc. Et il en profite: les rouges, les verts, les bleus, sourds ou vifs, dévalent en cascades obliques, s'atténuent, partent en vapeur pour enrober le sujet, toujours blanc, comme un trou dans l'image.

Traces de vie

La réapparition de la couleur s'accompagne d'un autre changement, pas moins important. La figure humaine, thème central de l'œuvre depuis 2012, a disparu de la scène. L'homme est remplacé par les signes culturels et confortables de son passage: un plongeur, un escalier de jardin, la statue de Balzac par Rodin dans un parc, un punching-ball au bord d'une piscine, le tout laissé en blanc au milieu d'une profusion de feuillages et de couleurs.

La mémoire du lieu quand les acteurs ont quitté la scène, double absence. Il règne dans ces toiles énergiques, silencieuses malgré le triomphe de la couleur, un climat de solitude et d'abandon, en même temps qu'une impression fugace de bonheur.

Tout n'est pas de la même intensité dans l'exposition. Les œuvres de petit format, *Echeveria* et *Études végétales*, procèdent d'un calcul et d'une manière qui les privent de mystère. Or, c'est la spontanéité, le mystère, justement, qui sont au cœur de la force troublante des plus belles toiles, *L'École buissonnière*, *Le Parc* et *L'Escalier* en particulier, où le plus simple coin de paysage se pare d'une beauté énigmatique. ●

JEAN-PIERRE GIROD

► Galerie de la FARB, Delémont.

«Retour à la couleur», peintures récentes de Niklaus Manuel Güdel. À voir jusqu'au 3 juin, le vendredi de 17 h à 19 h, le samedi de 10 h à 12 h et de 15 h à 18 h, le dimanche de 15 h à 18 h.

«Écrire «Casa de Papel» est très compliqué»

► **Le scénariste espagnol** Alex Pina a créé la série la plus populaire du moment

Depuis que sa série *La Casa de Papel*, sur un braquage massif et bien préparé de la Banque nationale espagnole, a été achetée par Netflix après sa diffusion en Espagne, le scénariste Alex Pina est devenu la vedette globale du monde de la fiction TV.

– **Vous aviez conçu une dizaine de séries auparavant, que nous n'avons pas pu découvrir. Comment expliquer le raz-de-marée actuel? Est-ce seulement l'effet Netflix?**

Alex Pina: – À la base, nous avons repris un genre américain, l'attaque de banque parfaite, et nous avons voulu lui don-

ner un sens plus féminin, plus émotionnel. Aussi, créer des personnages puissants, plus originaux que l'ordinaire de ce que l'on voit à la TV. Si la série connaît un tel succès, elle le doit pour une immense partie à Netflix, qui la montre dans les foyers du monde entier. On a vu des bannières publicitaires en Arabie saoudite pendant des événements sportifs. Au Brésil, le masque de Dalí était le principal déguisement du carnaval. En deux semaines seulement, on a observé la montée de cette popularité, avec un fort bouche-à-oreille. Pour nous, c'est un moment de folie. Nous essayons

ne pas trop nous prendre au sérieux, et surtout d'écrire comme nous l'avons toujours fait.

– **Vous vous embarquez dans une troisième saison (ou partie): comment allez-vous vous en sortir?**

– C'est compliqué. Quand Netflix nous a demandé de créer une troisième saison, nous avons demandé à réfléchir. Tout devient complexe, car désormais, nos personnages ont énormément d'argent, ils vivent dans des lieux parfaits. Il nous fallait un moteur émotionnel fort pour rebondir et relancer cette histoire, quelque chose de plus grand que la fabrication de monnaie par la planche à billets. Il y aura un nouveau braquage, mais c'est une question symbolique. Net-

flix a apprécié ce que nous avons proposé, et nous pensons que ça se révèle cohérent avec le monde créé dans les premières parties.

– **Certains expriment le souhait d'une série dérivée autour du personnage de Berlin...**

– Berlin est un cas étrange. En écrivant nous avons beaucoup discuté du bien et du mal, de l'ambiguïté des pôles dans la série. Elle repose sur l'attachement du public aux méchants, c'est-à-dire aux voleurs: mais parmi eux, nous avons voulu créer un antagonisme moral. Berlin est cruel, froid, misogyne. C'est un vilain qui a du pouvoir, et il tient un discours extravagant. Il a tout pour qu'on le haïsse. Pourtant, les spectateurs sont fans de lui. On n'a pas fini d'en parler.

– **On se demande si Casa de Papel n'est pas une série sur les séries. Vos personnages sont scénaristes, ils doivent gagner du temps et rythmer l'action: le professeur est comme un «showrunner»...**

– Je n'y avais jamais réfléchi ainsi, mais en y pensant bien, ça paraît logique (rires)! Il existe de nombreuses interprétations de la série, dans les divers pays où elle a été vue – on lui attribue des dimensions sociales et politiques différentes. Je suis très sensible à cette diversité des lectures de notre série, elle génère un débat que je trouve émouvant.

– **Pourquoi accorder une telle importance à la chanson Bella Ciao?**



Le masque de Dalí, indissociable de l'univers de la série. ARCHIVES KEY

– Songez à la manière de réfléchir du professeur. Sa philosophie est basée sur l'idée de la résistance. Cette pensée a un aspect symbolique, et dans le même temps, il entame un bras de fer avec l'État, qui le dépasse. Il nous fallait une bande originale qui exprime cette dimension-là, ce sens, et cette chanson rappelle en plus des luttes en Amérique du Sud. Le chant des partisans incarne cette symbolique, de la même façon que le côté pop du masque de Dalí ou le rouge vif des uniformes.

NICOLAS DUFOUR, *Le Temps*

